

LES SANS-ATTACHES
Alan ROSSETT

(Le modeste studio Parisien d'Albert. Des zones d'ombre où se trouvent ceux à l'écoute du passé qui se raconte ; c'est, en ce moment, DELIA, la trentaine bien entamée, qui écoute ALBERT, 35 ans :)

ALBERT : (à DELIA) Laisse-moi te le raconter. La toute première fois que Christine est venue chez moi...

(CHRISTINE -- une jeune femme déjà pleine d'autorité - entre carrément dans l'appartement. Elle porte plusieurs grandes enveloppes Kraft bourrées à craquer.)
 Toi, t'es partie juste cinq minutes avant, en oubliant ton parapluie.

DELIA : *(neutre)* Comme d'habitude.

CHRISTINE : Je les ai tous lus. Je vais vous les rendre. Tenez.

(Une des enveloppes est tellement usée qu'elle laisse échapper une petite pluie de papiers : feuilles de cahiers détachées de leurs spirales, morceaux de journaux, de boîtes etc., le tout recouvert d'écriture.)

ALBERT : Je t'écris tout le temps... C'est plus fort que moi ! N'importe où, ça me sort par les ongles !

CHRISTINE : *(Tandis qu'ils les ramassent)* Dans leur état actuel, je ne peux rien en faire dans l'édition. Je suis désolée.

ALBERT : Non mais, l'autre soir chez Fredo, vous étiez tellement sympa, j'avais envie de vous connaître mieux. Comme vous bossez dans l'édition, j'ai trouvé cette astuce : vous donner mes petits gribouillages à lire, comme ça, vous viendriez chez moi pour me les rendre, voilà.

CHRISTINE : Vos "estampes japonaises", en somme.

ALBERT : Enfin, ce serait intéressant pour moi d'avoir un avis professionnel, ça ne m'est jamais arrivé.

CHRISTINE : Mais c'est moi qui tenais à les lire. Je lis tout ce qui me tombe sous la main. Si je sens que je peux être utile pour un auteur...

ALBERT : Vous voulez boire quelque chose?, de la Suze, c'est tout que j'ai.
 Non, non, je savais que c'était improbable, que ces déchets vous plaise.
 Certains de mes amis les ont trouvés amusants, Délia m'encourage...

CHRISTINE : Délia, c'est votre femme ? Votre petite amie ?

ALBERT : Non, c'est une grande amie et une romancière et une lesbienne qui a déjà eu trois bouquins édités. (A *DELIA* :) Tu vois, je t'ai fait une très bonne pub

CHRISTINE : Tout ça en une seule personne ! Quel est son nom, je la connais peut-être ?

ALBERT : Délia Coe.

CHRISTINE : Connais pas.

ALBERT : Elle est publiée par Les Editions Griffes de Femmes.

CHRISTINE : Ça non plus.

ALBERT : C'est une maison d'édition qui n'a pas beaucoup de moyens pour la pub. C'est une maison créée par Hulka, l'amie de Délia, pour lancer Délia... vous voyez ?

CHRISTINE Ah bien, bien, et comment.

ALBERT Enfin, elle publie d'autres auteurs. Par exemple les poèmes de Hulka traduits du Finlandais par Délia. Quoi d'autre a son sujet...

CHRISTINE : Si on parlait de vous, de votre.

ALBERT : Moi... Oh ! Moi... et Délia !, on a couché ensemble... il y a 14 ans de ça, deux fois de suite ! Mais j'ai vite arrêté ça.

CHRISTINE : Ah. Elle était frigide ?

ALBERT : Je crois pas, enfin je m'en souviens pas trop. Non, la seconde fois quand je suis arrivé chez elle...

(DELIA semble dans un autre lieu, un autre lit)

Elle avait un gros bouton là, à la commissure des lèvres, gris—pourpre— marron, délavé, en forme de noix de coco miniature. Ce n'était pas très beau.

CHRISTINE : Il y a d'autres endroits gris-marron-pourpre... où on peut embrasser une femme, Albert !...

ALBERT : J'sais bien mais bing ! dans ma tête : ça couche avec des nanas, des mecs, n'importe quoi, avec moi. C'est beau d'être cool mais si elle ne fait aucune sélection, elle a peut-être attrapé quelque chose dont ce bouton est le fichu symbole. Si je peux vous parler franchement, Christine...

CHRISTINE : *(amusée)* Plus franchement encore ?! Je suis là pour ça, Albert.

ALBERT : J'avais totalement débandé.

CHRISTINE : Pauvre Albert.

ALBERT : Délia l'a constaté... (*DELIA grimace*) Non, gentiment

DELIA : (*"gentille"*) "Tiens tiens."

ALBERT : "Désolé."

DELIA : "C'est sans importance, bon, je vois qu'on a plus à s'apporter comme amis que comme amants, ne proteste pas, devenons de vrais amis."

ALBERT : On n'en a jamais reparlé. Ce n'est pas qu'on évite le sujet...

DELIA : (*vaguement*) "Mais il se passe tellement des choses plus palpitantes dans le monde."

ALBERT : (*A CHRISTINE :*) Vous ne le répéterez pas ?

CHRISTINE : A qui voulez-vous que je le répète ? Revenons à vos oeuvres, Albert.

ALBERT : Nah, qu'une ruse pour vous attirer dans mon antre, vous me plaisez, Christine.
(*Il avance vers elle*)
Et moi ?...

CHRISTINE : Ah ha ! Pas de ça

ALBERT : Non ? Alors vous êtes lesbienne aussi ?

CHRISTINE : (*rit*) Voilà le mec ! Deux minutes chez lui et si on ne tombe pas dans ses bras, "alors on est lesbienne aussi"

ALBERT : Non non, ce n'était pas pour vous forcer la main...

CHRISTINE : De plus, le mec déterminé à profiter de mes contacts ! Ne protestez pas ! Après lecture de vos machins, je commence à vous connaître, tordu comme vous êtes ! Et par conscience professionnelle je me suis forcée à tout lire ! Vers cinq heures du mat, j'ai crié, basta ! C'est interminable ! Il y a combien de ces fragments en fait ? huit mille ? neuf mille ?

ALBERT : Oh je ne les ai jamais comptés, moi.

CHRISTINE : Pour les écrire, cela vous a pris combien de siècles ?

ALBERT : Euh, j'ai commencé quand j'avais.... sept ans. J'ai toujours aimé raconter aux autres la vie des gens que j'ai observés. Quand j'ai personne à qui me confier, je scribouille, sans m'en rendre compte vraiment. Je peux embrasser le bout de vos doigts, Christine... et les lécher par la suite ? Je ne vous suis pas totalement indifférent, vous ne pouvez pas le nier. A moins que vous ne me trouviez nul, physiquement aussi.... ?

CHRISTINE : Mettons les points sur les *i*, Monsieur.

ALBERT Je suis tout ouïe ?

CHRISTINE : Regardez ma bouche a moi pas de bouton. Et vous me plaisez. Beaucoup. Et vous le savez... "beaucoup" .

ALBERT : (*il essaie de la prendre dans ses bras*) Alors, qu'attendons-nous pour nous tutoyer!

CHRISTINE : Mais !! -

ALBERT : Mince! il y a un "mais" ?

CHRISTINE : S'il y n'avait pas de "mais", la vie serait trop facile, ennuyeuse ! donc, "mais", "d'abord", et "avant", on a des choses a régler entre nous. Vos écrits...

ALBERT : (*poursuivant son but*) De la merde, on s'en fout...

CHRISTINE : Vous avez du talent, Albert.

ALBERT : J'ai envie de toi... (*il l'embrasse*)

CHRISTINE : J'ai pris des notes.

(*Sans arrêter les embrassades, elle arrive a sortir un carnet de son sac, et a le lire :*)

"Ce confetti de petits incidents... qui semble poussé dans tous les sens par un vent de folie... vécus par des gens désespérément quelconques... sans attaches... sur fond de décor arraché a la réalité pour mieux la transpercer sans la briser pourtant.. aide parfois par le dard d'une petite tournure de phrase juste, juste, mais inattendue... mais juste... par le détail qu'on ne remarque pas mais qui est là, devant nous, sournois et qui dit tout... un nouveau tout... " Non, ce sont des vignettes géniales.

ALBERT : Vous vous foutez de ma gueule ?

CHRISTINE : Ca non, jamais.

ALBERT : Alors pourquoi m'as-tu dit "Dans leur état actuel, je ne peux rien en faire." ? J'aimerais bien être célèbre et me pavaner à la télé, moi aussi, pourquoi pas ?

CHRISTINE : Soyons clair. Je suis "chercheur de projets" pour de grandes maisons d'édition. Elles sont toujours a l'affût d'oeuvres gagnantes. Et si je ne leur en livre pas, moi je ne gagne pas un rond et je ferme boutique. Je dois manger comme tout le monde, Albert.

ALBERT : (*réfléchit*) Délia m'a dit. .

CHRISTINE : Toujours cette Délia ?

DELIA : *(A ALBERT, comme au milieu d'une autre conversation)*

Souvent les professionnels s'avèrent paralysés par notre talent. Quand ils ne l'achètent pas, il faut en conclure que c'est du blabla pour coucher avec nous.

ALBERT : Ne t'en fais pas, Christine, je coucherai avec toi sans blabla. T'es belle...

CHRISTINE : Elle a raison, Délia. Mais ici, c'est pas le cas. Je vous ai dit que vos écrits sont invendables dans leur état actuel. Mais si vous les restructuriez...

ALBERT : ... "restructuriez" ?

CHRISTINE : Ce qu'on ressent très fort dans ces notes, c'est une curiosité dévorante, malsaine presque, pour vos proches. Qui sont-ils, d'où viennent-ils, de quels maux souffrent-ils ? C'est comme si en les racontant, vous espériez vous emparer de leurs existences, pour que les gens vous trouvent, vous, vivant. Car curieusement, le narrateur reste flou, toujours à l'écart de l'action. C'est pour ça qu'il n'y a aucune trajectoire.

ALBERT : ... Vous voulez dire une intrigue ?

CHRISTINE : Pas exactement. Un chemin. Personne ne fait la moindre progression. Moi, j'attends de vous une grande tige de fer que je puisse saisir entre mes mains devant un éditeur et insister : "Ca c'est le prochain Norman Mailer français ! ou Kundera ! ou Günter Grass ! Il a écrit un roman, un vrai."

ALBERT : Un roman ?

CHRISTINE : Et même si votre premier bouquin n'est pas totalement abouti, tant pis, vous serez introduit dans le milieu et vous en écrirez un deuxième. Vous n'avez rien contre ça ?

ALBERT : Non mais... ces pattes de mouche... un roman... comment... ?

CHRISTINE : J'sais pas. Rédécoupez-les. Liez des choses et des gens qui ne vont pas ensemble, ou pas encore, et placez—vous bien au centre de l'action. Il n'y a que vous pour voir. Pense à moi comme à Winston Churchill : je ne peux vous promettre que du sang, de la sueur et des larmes. Mais je ferai de mon mieux. Va pour les clins maintenant. Tu me plais, c'est vrai...

(Il l'a amenée vers le lit... où il trouve le parapluie de DELIA. Il l'enlève, le regarde, trouble.)

DELIA : "Ne me laisse pas oublier mon parapluie. Il fait très beau mais j'ai cette curieuse impression d'un temps peu stable."

ALBERT : Si je demandais à Délia de m'aider ?...

CHRISTINE : Ca, c'est pas possible. Ton style est trop personnel.

ALBERT : C'est un très bon écrivain. J'avais l'intention de te la présenter tout à l'heure mais...

DELIA : “Qu’est ce-que la vie est brève, putain, trop.”

ALBERT : Ce n’était pas le moment.

(a **DELIA**) J’ai été un peu surpris de te retrouver jeudi aux obsèques de Pierre.

(La lumière bascule. Maintenant c’est CHRISTINE, au lit, dans l’ombre, qui écoute :)

Je n’étais pas certain que tu viendrais ?

DELIA : Et toi ?

ALBERT : C’est vrai que je ne le connaissais qu’assez superficiellement.

DELIA : Ce qui ne t’a pas empêché de lui faire beaucoup de mal.

ALBERT : Moi ? Comment tu peux dire ça, toi ? A moi qui n’ai jamais fait de mal à personne ?!

DELIA : Selon toi.

ALBERT : En plus, je le voyais deux fois par an, rarement seul, ce n’était guère un intime.

DELIA : Il y a un jour où - il devait être désespéré — tu l’as croisé au Luxembourg et sur un banc il t’a confié qu’il avait le SIDA. A toi seul, une vague connaissance. Pourquoi ?

ALBERT : Peut-être pour cette raison. Comme il était déterminé a ne pas gêner les gens qui comptaient pour lui...

DELIA : Et tu lui as juré de ne rien dire a personne. Et tu l’as dit à tout le monde.

ALBERT : Non -

DELIA : Si : Tu me l’as dit.

ALBERT : Et seulement a toi, Délia.

DELIA : n sachant parfaitement bien que j’allais le dire a Hulka

ALBERT : (*confus*) Parce que c’était la femme de Pierre ?

DELIA : Mais non connard - parce qu’entre Hulka et moi, il n’y a pas de secrets, on ne fait qu’une, nous. Comme si tu ne savais pas que Hulka et Pierre, ce n’était qu’une histoire de carte de séjour!

ALBERT : Bien sûr, il l’a épousée pour qu’elle puisse rester en France pour toi — (au public) Délia - son amie. Tout comme toi – Délia - tu as épousé Pedro car c’était l’armant de Pierre, ton ami... non ?

DELIA : Si ! Mais une fois manié, les rapports changent. Moi et Pedro...

ALBERT : Toi et Pedro ?!

DELIA : Non ! Quelle idée ! Ce taco gominé ! Au début, je ne pouvais pas le piffrer moins encore que Hulka ne supportait Pierre. Mais la femme maniée, ça doit être viscéral, devient la mère, le père et la soeur de son man.

ALBERT : C'est arrivé à Hulka vis-à-vis de Pierre ?

DELIA : Ah non ! Hulka ne tient qu'à moi ! Et après un temps... puisque moi je tenais à Pedro, elle le bichonnait comme si c'était son propre fils ! Enfin, Hulka et moi, nous avons raconté Pedro ce que Pierre t'avais raconté en toute confiance : son sida.

ALBERT : Mais pourquoi nom de Dieu ?

DELIA : Juste dans le cas ou Pedro coucherait toujours avec Pierre... pour qu'il prenne des précautions, quoi.

ALBERT : Attends, je croyais Pierre et Pedro brouillés, a mort, et depuis au moms deux ans ! Pierre parlait de lui comme d'une ordure ?...

DELIA : Oui mais ça peut arriver dans ces cas—la de faire l'amour occasionnellement.

ALBERT : Tu crois ?

DELIA : Comment savoir ? Hulka et moi, nous avons essayé d'éloigner Pedro de Pierre. On avait très peur pour Pedro ! Et Pedro — tu sais comme il est — il a annoncé par téléphone a tous les gays de Paris que Pierre avait le SIDA, sous prétexte que Pierre avait sans doute continue a coucher avec tout le monde.

ALBERT : Pierre a fait ça ? Alors là, tu me déçois, j'ai toujours trouvé Pierre si droit.

DELIA : Non, je suis certaine que non. C'était bien quelqu'un de très droit.

ALBERT : Alors c'est une ordure, ce Pedro, vraiment.

DELIA : Oh il est comme il est... tantôt adorable, tantôt... comme toi. Mais quand Pedro a téléphoné pour annoncer la maladie de Pierre a Tchiang...

CHRISTINE : Tchiang...

ALBERT : Un saint ! Qui a soigné Pierre avec un tel dévouement

DELIA : Oui, il est resté avec Pierre, plutôt que de retourner en Chine Populaire. Alors tu comprends, quand le petit Pedro a eu le culot de téléphoner a Tchiang pour lui annoncer la maladie de Pierre... avec Pierre là, a côté de Tchiang, c'a été le bouquet ! Pauvre Pierre, qui

ne voulait que finir ses jours en paix, c'est normal, toutes ses angoisses, sa colère, se sont retournées contre la personne qu'il jugeait coupable de les avoir déclenchées
(Un temps)

ALBERT : Qui ?

DELIA : Mais moi, couillon !! Sa meilleure amie, dont il avait le plus grand besoin pour le réconforter. Et je me suis retrouvée brouillée avec lui

ALBERT : Je savais que vous ne vous voyiez plus... mais les circonstances Pourquoi tu as attendu sa mort pour me les clarifier ?

DELIA : Farce que tu les aurais clamées au monde entier

ALBERT : Qui? Moi?

DELIA : Exactement comme je viens de te le faire, "à la manière d'Albert ". C'est toi, les P.T.T., mon pote ! Tu es redoutable. Et le moral de Pierre aurait été encore plus meurtri à cause de toi !!

ALBERT : Délia !

DELIA : La fin de sa vie a été empoisonnée - inutilement - le jour où tu as trahi sa confiance en me confiant la vérité sur lui.

ALBERT : Tu me fais mal. Je voyais Pierre seul, malheureux. Je connais ta tendresse envers lui. Je pensais faire du bien...

DELTA : Foutaise. Ça t'a permis de raconter une de tes petites histoires. Où toi, l'outsider, faisais partie de la distribution. Quelque part tu dois croire que personne ne te trouverait intéressant si tu ne parlais que de ton robinet qui coule.

ALBERT : Non, c'est que ça m'attristerait de devoir la boucler avec mes vrais amis. Toi par exemple. J'ai confiance en toi.

DELIA : J'sais pas pourquoi. Je ne suis pas un ange, cher Albert.

ALBERT : Non mais tu es quelqu'un de bien.

DELIA : Bof, tu crois.

ALBERT : Mais si. Au départ, tout comme moi, tu croyais agir pour le bien. Et peut-être... Pierre souhaitait-il que je parle de lui... à toi. Comme ça, toi, ses proches, lui prêteraient un peu d'attention, de compassion, sans qu'il ait l'air de la quémander.

DELIA : Que de justifications ! Tu as fait tine connerie ! Moi aussi !

ALBERT : Alors pourquoi tu viens chez moi en parler ?

DELIA Parce que je t'aime bien. On t'aime bien, tous ! On aime écouter tes cancans, on ne peut pas t'en vouloir. Mais de temps en temps, il faut te rappeler à l'ordre. Bête comme nous sommes, nous espérons que tu feras des progrès.

ALBERT : Tes amis imaginent pouvoir me dire n'importe quoi. Je dois être trop gentil.

DELIA : Pas pour moi qui te connais depuis quatorze ans.

ALBERT : Ce qui est triste, dans le cas présent, tu as raison d'être fâchée contre moi. Moi je suis fâché contre moi. C'est vrai que je pane trop.

DELIA : Alors pas un mot de plus ! On change du sujet.

ALBERT : Non mais Pierre.. -

DELIA Pane de toi—même : tu ne feras du mal qu'à toi-même.

ALBERT Pierre...

DELIA : Chut ! Restons amis ! Ton amitié m'est trop chère pour la gâcher.

ALBERT : Non mais...

DELIA Je m'en vais.

ALBERT : (la suivant à l'entrée) Ton amitié m'est chère aussi Délia ! Ne pars pas !

DELIA : Ah si ! J'ai dit ce pour quoi je suis venue et je pars sans une syllabe de trop.

CHRISTINE : Comme dans un roman !

ALBERT : Tu peux rester, il y a une fille qui vient.

DELIA : Raison de plus pour m'en aller !

ALBERT : Non, il faut que je te la raconte !

DELIA : La prochaine fois.

(Elle franchit le seuil où elle reste, dos au public)

ALBERT : Elle cherche des projets pour Gallimard ! Elle veut que je lui écrive un roman !

CHRISTINE : Sur elle, Albert. Sur elle.

(Changement de lumière tandis que DELIA reprend une place à l'ombre :)
Chez elle, il y a de la matière pour une intrigue.

ALBERT : Non, tu crois ?

CHRISTINE : Et en Pierre. Et Hulka et Pedro et les autres.

ALBERT : Mais, Christine, non, ce sont des amis de Délia, je ne les connais pas très bien.

CHRISTINE : Tant mieux ! ils vont secouer ton imagination!

ALBERT : De plus, il doit déjà y avoir des traces de cette bande par là dans mes notes.

CHRISTINE : Tu vois qu'ils t'intéressent en tant qu'auteur ! Vas chercher du papier ! N'importe quoi ! Du Sopalin ! Tu vas commencer tout de suite

ALBERT : Je préfère coucher avec toi

CHRISTINE : Ne gâche jamais l'énergie créatrice avec la baise

ALBERT : Au lit. Femme. Obéis ?

CHRISTINE : Pour nous aussi : ce sera pour la prochaine fois ! Promis Je pars ! L'odeur de l'auteur en rut pour son roman, ça ne trompe pas. Je renifle l'argent que tu vas faire, beaucoup, beaucoup ! Et j'aurai mes 10 pourcents ! Au travail, mon grand ! Fais-moi du bon boulot ! Personnel ! *(A l'entrée, il essaie de la retenir :)*
Laisse-moi ! il est tard, on m'attend.

ALBERT : Qui ? Un man ? Un amant ? Une... amante ?

CHRISTINE : Mais non, andouille : le baby-sitter de mon fils ! Tu vois tu m'as déjà coûté cher ce soir ! Mais tu me revaudra ça : 10 pourcent !
(elle est sortie par la porte d'entrée.)

ALBERT : (radieux) Chapitre Un !!
(il fait face a son chaos de notes. Intimidé :)
Chapitre Un... ? ...

DELIA : *(prend la voix d'un enfant maussade :)* Maman !

ALBERT : Ah ! "Le fils de Christine".

(DELIA enlève les enveloppes Kraft, elle disparaît. ALBERT s'assoit pour écrire. Changement de lumière. CHRISTINE entre. Maintenant elle porte un tablier, des pantoufles.)

CHRISTINE : Ca ne te gêne pas, de te retrouver père en cinq mois plutôt qu'après les neufs habituels ?

ALBERT : Au contraire ! tu m'as apporté les joies de la paternité sans l'effroyable effort de la fécondation

CHRISTINE : C'est gentil

DELIA : (*sa tête réapparaît, la voix d'enfant* :) Papa

ALBERT : Je vais lui faire un câlin.

CHRISTINE : Non non, ne commence pas ça, en deux minutes il roupillera.

DELIA : (la voix d'enfant) PAPA !!
(*elle disparaît.*)

ALBERT : Queue psalmodie, la confiance règne, il croit que je suis son vrai papa

CHRISTINE : Mais tu l'es puisque tu lui donnes une attention qui était complètement absente chez Serge.

ALBERT : Ah les gosses, je les adore ! Ce qui est dur - Eunice - c'est comme si elle n'avait jamais existé — mais mes deux enfants... de les avoir laissés avec elle à Clermont-Ferrand... là, j'ai fait une connerie. Je t'ai déjà raconté le fameux soir de Noël ?

CHRISTINE : Oui...

ALBERT : On a été invité à réveillonner dans l'entreprise de Martin, son frère avec Martin curieusement absent... Un mystère jusqu'à ce coup de fil de sa femme - que j'ai pris, moi. Alors, c'est à moi que sa femme a demandé de trouver une excuse pour Martin, vu qu'il a dû se faire soigner pour l'épilepsie chronique qu'il a toujours caché à son personnel. Et la pauvre Eunice - qui sort des chiottes -

CHRISTINE : ... Pour t'entendre au micro raconter à cœur joie à cent personnes que leur patron - ton beau-frère - était en pleine crise d'épilepsie. On comprend que pour Eunice, ça a été la goutte qui a fait déborder le vase

ALBERT : Surtout qu'elle m'accusait d'avoir proclamé cette tirade exprès. Pour la vexer. Pour que ce soit elle qui prenne l'initiative de la rupture'

CHRISTINE : Quelle intelligence : elle a compris qu'elle n'était pas pour toi ! Celle qui espère te boucler, toi, doit d'abord bouleverser l'univers. C'est comme Serge avec moi; tu me vois avec un homme qui ne pas? Qui me parle dans une grande maison vide, moi, titi parisien, avide de me lancer dans le monde des lettres? Un homme qui revient du travail chaque jour sans rien à me communiquer sur sa vie, ses collègues? C'est toi mon mec.

ALBERT : Je suis heureux. Tellement heureux. Père de nouveau. Une femme qui m'adore, tel que je suis, sans retouche.

CHRISTINE : Et toujours avec nous, ce quelque chose de plus important que nous.

ALBERT : Ca existe?

CHRISTINE : Ton roman, idiot, ton vrai roman. Terminé. Réussi. Je t'aime.

ALBERT : Je le sais.

CHRISTINE : Profitons de ce dernier week-end de paix.

ALBERT : Pourquoi dernier ?

CHRISTINE : Lundi matin de bonne heure: Exemplaire numéro 1, tu le mettras au dépôt légal à la SDGL. Exemplaire numéro 2, j'en tirerai des photocopies. Ensuite commence la vraie bataille: le vendre ! Ca va être exaltant, mais peu reposant !

ALBERT : Tu me permettras d'abord de corriger les erreurs de frappe, il y en a.

CHRISTINE : Pour le dépôt c'est sans importance.

ALBERT : Tu crois? Souviens-toi où j'ai parlé de l'opéra de Haendel ?...

CHRISTINE : "Acis et Galatée".

ALBERT : T'as tapé "A.6 égal A.T." ! C'est incompréhensible !

CHRISTINE : Bon, bon, je ferai les corrections ce soir, toute la nuit, s'il le faut ~

ALBERT : Pas la peine, j'ai donné l'Exemplaire numéro 1 à Délia pour qu'elle le corrige.

(DELIA entre, "langoureusement"...)

CHRISTINE : *(blême)* Tu as quoi?

ALBERT : Cinq minutes avant ton arrivée ce soir, elle est partie avec le texte sous le bras. Elle m'a promis de le corriger dans les plus brefs délais.

CHRISTINE : Tu as fait quoi? Tu as fait quoi?

ALBERT : Hé oh j'suis pas ton même. Pas la peine de répéter les choses trois fois!

CHRISTINE : Même un même s'en serait rendu compte! Imbécile!

ALBERT : Je ne me rends toujours pas compte. De quoi parles-tu?

CHRISTINE : De Délia! Pas déposé, ton manuscrit n'est pas protégé devant la loi! Demain de bonne heure, c'est elle qui en tirera une photocopie. L'original, elle le déposera à la SDGL : signé de son nom! Puis, tranquillement, elle rafistolera ton roman à sa guise. De mauvaise foi, elle se convaincra qu'elle t'a rendu un service en l'améliorant.

ALBERT : Peut-être que oui, elle écrit drôlement bien, ma copine!

CHRISTINE : Si je ne l'arrête pas! tout de suite!

(Elle s'apprête à partir)

ALBERT : Où vas-tu?

CHRISTINE : Chez Délia! Pour l'assassiner!

ALBERT : Elle ne sera pas là. Elle a filé à la campagne chez des amis.

CHRISTINE : OU ??

ALBERT : Chez... quelqu'un.

CHRISTINE : Quel quelqu'un ?

ALBERT : Tu ne m'écoutes pas, je t'ai clairement dit "Quelqu'un".

CHRISTINE : Dieu Christ Buddha Allah, donnez-moi le flair pour retrouver. cette pouffiase !

ALBERT : Ecoute! C'est beau d'être cynique mais t'as intérêt à nuancer un peu ta façon de parler devant moi des gens que j'aime. C'est ma copine! Jamais elle ne me fera un coup pareil! Même si elle était tentée, elle saura que moi, "son" copain, serait sérieusement vexé, alors elle s'arrêtera!

CHRISTINE : Ah oui? Chez toi; quand le cambrioleur entre la nuit : "Allez-vous en, Monsieur, sinon je serai sérieusement vexé." Et le cambrioleur repart, en s'excusant?

ALBERT : Délia Coe est un écrivain professionnel ! Elle a plus d'idées qu'il ne lui en faut! Elle a eu trois romans édités, elle!

CHRISTINE : A compte d'auteur.

ALBERT : Et sans les avoir piqués à personne !

CHRISTINE : Comment tu le saurais, tu étais là quand elle les a piqués?

ALBERT : Ouais ouais, tout ça pour me dire que t'es jalouse de ma copine.

CHRISTINE : Jalouse !?

ALBERT : T'as pas de raison de l'être.

CHRISTINE : De cette mollassonne? tu rigoles ?!

ALBERT : C'est très conventionnel. Tu te sens menacée car c'est une femme. Si c'était un vieux monsieur moustachu...

CHRISTINE : Fais gaffe, Albert, cette femme "est" un vieux monsieur moustachu.

ALBERT: Justement, puisqu'on sait que Délia, c'est un mec..

CHRISTINE: Délia n'est pas un mec !, c'est toi qui est conventionnel. Ou un mec avec qui tu as couché plusieurs fois!

DELIA et ALBERT: Deux fois pour être exact et il y quatorze ans!

ALBERT : Et depuis c'est ma meilleure amie. On croit en sa meilleure amie non? Sinon on croit en quoi?

CHRISTINE : En moi! qui t'aime!

ALBERT: Oui, c'est autre chose! L'ami... l'ami... ce sont des rapports très profonds et... profondément asexués, il faut en avoir de ce genre, surtout pour un homme, avec au moins "une" femme... sinon on n'est qu'un petit obsédé. J'ai besoin d'elle comme de l'oxygène.

CHRISTINE : Oh que c'est beau. C'est très humain. Dans le monde des lettres parisiens, ça se passe rarement comme ça ! Les auteurs j'en connais plus que toi! Parmi eux, des voleurs de bas étage! Ou des aristos qui vous traitent, vous les autres, comme leurs vassaux, vos biens y compris!

ALBERT : Mes "biens" ? et quand mon idée, elle ne la trouve pas bonne!

CHRISTINE : Attends, Albert, je t'ai demandé de ne raconter ce roman à personne! (*comme à un enfant*) Alors tu lui as un peu expliqué l'intrigue: quand?

ALBERT : Euh beuh il y a quatre... ou cinq...

CHRISTINE : (*encourageant*) Jours?

ALBERT : Non: mois.

CHRISTINE : AAAAAAH !!

ALBERT : A vrai dire, c'était le soir même où tu es venue ici pour la première fois. Dix minutes après ton départ. Elle avait oublié son parapluie.

CHRISTINE Ca lui arrive souvent!

ALBERT: Ca tout le temps.

CHRISTINE: Evidemment!

ALBERT: Quand je lui ai dit (à *DELIA*)
"Tu as failli arriver en plein coït."

CHRISTINE : Tu lui as dit ça ? Sur moi? C'est délicat.

ALBERT : Enfin je lui ai expliqué que, ce soir-là, tu attendais de moi une oeuvre et non pas une baise parmi tant d'autres.

CHRISTINE : Charmant, c'est tellement toi! Et ses commentaires?

DELIA : Elle est belle? Elle doit l'être pour te convaincre qu'elle peut faire éditer tes petites boulettes.

ALBERT : Je croyais que tu les aimais.

DELIA : Mais oui, tes notations peuvent être marrantes mais elles ne vont pas très loin.

ALBERT : (à *Christine* :) Tu vois: (à *Délia*) Tu vois: vous dites la même chose!

DELIA: Je suis certaine que je vais bien m'entendre avec cette... comment s'appelle-t-elle déjà... Christine ? Christine. Non, tes truc tes petits trucs...

ALBERT : De plus, tu les trouves originaux !!

DELIA : Oui. Dans une rue déserte un arbre sans feuille, en dessous duquel un homme se mouche dans sa manche et essaie de le cacher à une vieille en route pour l'hospice. En haut un corbeau. C'est sympa... pas mal écrit... pour tes amis... indulgents. Des images du dimanche... par un auteur du dimanche.

ALBERT: Très juste! C'est là où Christine est géniale! Elle veut que je les colle - mes "confettis" - autour d'une seule idée centrale! Elle m'ordonne, suggère plutôt, m'inspire..

DELIA : T'ordonne?

ALBERT : Oui, de les transformer en - prépare-toi - Un Roman!

DELIA : Ah. Un roman. Curieux.

ALBERT : Oui, oui, elle a reniflé le romancier en moi.

DELIA : A l'instar d'une petite cochonne gourmande de ses truffes!

ALBERT : C'est une experte.

DELIA : Marna mia ! quand je pense! je me mets la tête à l'envers pour rencontrer quelqu'un, n'importe qui dans l'édition! Et elle arrive! comme ça ! La vache qui commande un roman! C'est vraiment trop, trop !... !...

ALBERT : ? . . .

DELIA : Prévisible. Récapitulons. Elle est salariée chez qui, Gallimard?

ALBERT: Et dans d'autres maisons encore. Pas salariée. Freelance.

DELIA : Ah. Et quels sont les titres de livres qu'elle a vendu ?

ALBERT : J'sais pas. Elle était ici il y a à peine et comme on a sauté au lit presque tout de suite...

CHRISTINE et DELIA : Hum.

ALBERT : Ca t'intéresse?

DELIA : Non, attends, j'essaie de comprendre. Ah ! toi - un homme qu'elle connaît à peine - non attends, ça s'éclaircit. Ce n'est pas un projet littéraire qu'elle recherche... Elle est à l'affût du gîte et de la bite!

(ALBERT voit CHRISTINE en pute.)

ALBERT : C'est vulgaire, dis-moi.

DELIA : A sa mesure, j'imagine.

ALBERT: C'est rare que tu sois vulgaire. Remarque, c'est joli. " Du gîte et de la bi..." Ca rime. Et si je le mettais dans mon roman ? C'est le genre de choses que disent les gens. D'un certain point peut-être pas tout à fait tort sur cet aspect de ses motivations. Mais il Y a des tas d'aspects chez cette fille. C'est ça que j'aime.

DELIA : Elle vit où ?

ALBERT : Justement, je viens de téléphoner à Fredo pour savoir plus sur son enfant.

DELIA : *(très soupçonneuse)* Qui c'est, ce Fredo ?

ALBERT : Je te l'ai raconté. *(enthousiaste)* Un type bien! Il a essayé de se suicider après des pépins avec le fisc.

DELIA : Ah ?

ALBERT : J'ai rencontré Christine chez lui.

DELIA : Ah ?

ALBERT : Apparemment, elle a plaqué son mari, pris leur enfant de deux ans... pour s'installer... quelque part.

DELIA : Récapitulons. Cette fille n'est pas salariée chez Gallimard.

ALBERT : C'est comme si.

DELIA : Pas vraiment. Et elle vit dans une sordide chambre meublée avec un morveux de deux ans. Non, non, elle est bien, j'admire les fonceuses habiles. Un roman, c'est ce qu'elles inventent de nos jours, ces profiteuses, pour plumer les pigeons? Il faut le faire! Un roman. Toi? Laisse moi rire. (*ce qu'elle fait, un peu forcée.*) Rions ensemble! (*DELIA et CHRISTINE rient, dérisoires!*) Ris: pour que tu ne sois pas trop tristement déçu par la suite.

ALBERT : (*têtu*) Je vais écrire un roman. Son roman.

DELIA : Quand? Et ton travail, mon gars?

ALBERT : J'y consacre mes week-ends. Mes soirées. Si le temps me manque, je prendrai des congés.

DELIA : Et si ta boîte te les refuse?

ALBERT : Peut-être que je m'en irai ?

DELIA : Tu t'en iras. En attendant le best-seller, comment faire manger tes deux petits à Clermont-Ferrand ? et Eunice ?

ALBERT : Dis, c'est la première fois que tu t'émeus pour eux!

DELIA : Et peut-être que ta Christine est boulimique aussi !! Je suis sûre que oui !! sans parler de toi qui même squelettique dois grignoter une feuille de salade de temps en temps. Sinon comment tenir ton stylo droit? Albêêêrt, j'ai peur pour toi. Tu n'es qu'un innocent et tu vas te trouver piégé dans un engrenage et pour jouer à quoi? : à la spé-cu-la-tion !

ALBERT : Je rêve, c'était toi la première à me dire "faut que tu fasses quelque chose avec" !

DELIA : Oui mais si après quatorze ans, tu n'en as rien fait, ça peut attendre encore! Albert, l'écriture naît de la passion. Et de la vocation. Hélas, toi...

ALBERT : Oui moi, moi, c'est vrai, j'avais tellement besoin de faire vivre plusieurs personnes, que je. suis passé à côté de ma propre vie ! Mais ! Ce roman va me rapporter tant d'argent qu'après je pourrai assumer mes obligations familiales, tout en ayant le temps d'écrire... Un Deuxième Roman !!

DELIA : Qui fera aussi un tabac ?!

ALBERT : Oui ! Bon, je' sais que je dois d'abord réussir le premier et pour ça, forcément accepter une période de vaches maigres. Mais il faut que je le fasse. Evidemment, pour toi, c'est difficile à comprendre.

DELIA : Comment ça ?

ALBERT : C'est pas péjoratif, mais toutes ces années où j'ai bossé dur, toi, née dans une famille qui pouvait subventionner tes fantaisies...

DELIA : Fantaisies! Trois romans édités! sur la mutilation des femmes au Mali, la tragédie du Kosovo du point de vue d'une prostituée, et les camps staliniens pour femmes! "Documentés avec une exactitude exemplaire" pour citer Claire-Anne Dissoux dans Libération ! Trop frivoles pour toi, mes bouquins?

ALBERT: Non, je les admire, mais la publication de ces monuments a été financée comment?

DELIA : Salaud! Tu sais que je vends un peu, que je ne suis plus totalement inconnue!

ALBERT : Non: méconnue.

DELIA : Et je vis plus modestement que toi! je refuse d'abuser de la volonté de ceux qui m'aiment.

ALBERT : Oui mais tu n'as jamais été obligée de gagner ta vie comme moi. Hulka n'est pas exactement une fille du peuple, non plus. Et puis... c'est une veuve maintenant : qu'est-ce qu'elle va toucher de l'héritage de Pierre ?

DELIA : Pierre ! Pierre ! Je t'ai interdit de prononcer son nom devant moi ! Il faut mettre Pierre derrière nous! sinon on deviendra fous tous les deux ! Non non parle de ton roman si tu veux... je t'écouterai. Je ne demande qu'à d'être convaincue de son utilité. Je suis ton amie, je t'aime comme une mère et tu le sais. Mais que ce soit un pacte entre nous: on ne parle plus jamais de Pierre. Je pourrais être fragile, moi aussi, et notre histoire avec Pierre m'a traumatisée.

ALBERT : Et moi aussi pardi! Tu vas voir jusqu'à quel point ! Quand tu es partie tout à l'heure, j'ai été si perturbé... à propos de Pierre...

DELIA : Je t'en prie!

ALBERT : Et Pedro, Tchiang, Hulka... que je me suis dit avec Délia il faut jamais revenir là-dessus.

DELIA : Oui, tu as raison, je sais que tu me veux du bien...

ALBERT : Donc, c'est à Christine que j'ai tout raconté... sur Pierre !

(Un temps)

DELIA : (*sinistre*) Je m'en doutais. Et qu'a-t-elle dit?

CHRISTINE : (*"aguichante"*) Superbe. Il faut en faire un roman.

DELIA : Oooh la garce! Un roman! Elle "t'ordonne" un roman sur notre ami pas encore froid dans sa tombe ! Oooh. Ooooh. Pardonne-moi mais oooh. C'est pas possible.

ALBERT: C'est possible.

DELIA : Et ton roman... sur Pierre !... comment tu comptes le faire? J'aimerais bien savoir !!

ALBERT : J'sais pas. En un seul soir on ne structure pas "Autant en emporte les misérables".

DELIA : Je ne parle pas de la forme mais du fond. Qu'est-ce tu connais de lui, Pierre, que des trivialités, tout à l'heure tu le disais toi-même. Ou sur Pedro ou Tchiang. Ou sur les gays en général, toi, rien.

ALBERT : Qu'est-ce que Victor Hugo connaissait sur Cosette? C'est toi qui répétais toujours que d'être hétero, homo, lesbo, ça ne change pas l'être huma qu'on est.

DELIA: Ouais si je devais le répéter - année après année - c'est que tu étais incapable de le comprendre! Finalement, qu'est-ce que tu connais toi, sur les gens en général ? Sur la race humaine? Que. Dalle. Non, t'es un garçon adorable, je t'adore, mais il faut reconnaître ses limites! Bon évidemment sur le plan strictement littéraire, tu vas t'embrouiller complètement, c'est fatal, tu n'es pas un pro. Tu vas lancer un roman de dilettante sur un marché qui est déjà saturé, gâcher le temps de beaucoup de professionnels, et finir par être mauvais. Mauvais. Accepte-le! Et ! si je me trompe...

ALBERT: Comment ça ?? Toi ?? Tromper ??

DELIA : Non non, cela m'arrive parfois. Et si ton roman n'est pas trop mauvais...

ALBERT : Tiens, non, je ne te crois pas !

DELIA : D'abord, même bon, le sujet, c'est le viol. Il n'y a pas d'autres mots. Le viol de gens qui ont déjà assez souffert comme ça. Le pauvre Tchiang !

ALBERT : Un saint.

DELIA : Ca se peut mais sans Pierre, c'est un saint sans le sou ! Ca va l'arranger de se mettre de mèche avec Pedro, qui ne sera pas content, lui, de se retrouver comme il est: "basané méchant" dans ton roman de gare ! Ensemble ils vont te traîner devant les tribunaux ! Les plaintes en diffamation, ça va pleuvoir ! Moi je m'en fous si tu me caricatures, ça m'amuse plutôt. Mais pense à la pauvre Hulka qui - je peux le dire mieux que personne - ne permettra pas que tu la fasses chier ! De plus elle t'a toujours détesté. Tu ne le savais pas ? Ah quand tu veux jouer avec la vérité... ! Ah, je te conseille de chercher déjà un bon avocat; j'en connais un si tu veux ses coordonnées. (*farfouillant dans son sac*) Car Pedro et Hulka...

ALBERT : Ahoo ahoo... sont en situation délicate en France, non? Si je le signale au préfet...

DELIA : Oh dégueulasse, tu joues cette carte là, et tu n'en sortiras pas vivant.

ALBERT : Oui mais j'aurais la gloire posthume... avec mon roman !! (Pause.)

DELIA : Récapitulons. Cette... euh...

ALBERT et CHRISTINE : CHRISTINE !!

DELIA : Qui n'est, on en convient, pas trop moche ?...

ALBERT : Pourquoi tu en reviens à ça ? Tu veux sa photo?

DELIA : Combien d'argent t'a-t-elle demandé comme avance?

ALBERT : Mais non, pour quoi faire?

DELIA : Pour te lancer, voyons, pour ta "promo" ! Ah ces gonzesses qui encouragent! Celle-là, je veux la rencontrer! Avec mon expérience d'auteur, si c'est un faux-jeton, bidon, je le saurai! Et je l'expédierai! Paf! Compte sur moi, Albert ! Je te protégerai! C'est pour ça d'ailleurs que tu m'as invitée ce soir, tu voudrais une opinion objective sur elle.

ALBERT : Tu es venue sans aucune invitation.

DELIA : Peut-être pas consciemment.

ALBERT : Et deux fois de suite! Délia, je ne suis pas un gamin ! Je peux très bien me débattre avec une petite jeune femme toute seule dans mon appartement!! *(il se jette sur CHRISTINE dans le lit. DELIA, troublée, regarde ce flash pendant un moment, puis elle repart dans son propre univers.)*

DELIA : Mais si elle est authentique! - ce n'est de près exclu – regardons tous les aspects avant d'être trop injuste et de bouiller une bonne affaire...

ALBERT : (il l'entend à peine) Quoi?

DELIA : Et si son projet sert le seul but qui compte, l'art...

ALBERT : Comment ça ?...

DELIA : Elle voudrait quand même un pro pour le mener à bien. Donc d'abord tu vas me la présenter...

ALBERT : Toi?

DELIA : Et je prendrai la relève. Le roman, malgré mes réticences e mon répugnance, je l'écrirai, moi !

ALBERT : Ah non !! Ah non !! Je veux bien te présenter à elle... une fois que mon roman sera un peu... bien avancé !... Je lui ai déjà parlé de toi... beaucoup !

CHRISTINE et DELIA : Trop!

ALBERT : Et, et, quant au roman, tu avais raison.

DELIA : Tu admets que ce roman est bien pour moi et qu'il n'est pas pourtoi?

ALBERT : Non: tu avais raison quand tu disais que je parle trop! Mais qu'est-ce que t'en as à foutre de mon bouquin à moi? Mon idée à moi?

DELIA : Non: de mon bouquin à moi ! De mon idée à moi !

ALBERT : Délia: Tu vas trop loin!

DELIA : Donc je pars! Pour écrire mon roman. Cette idée est à moi maintenant! A tout le monde si je le veux! (*se précipite vers la sortie*) Taxi !

CHRISTINE : L'ordure! Et toi! Imbécile! Pourquoi tu ne m'as rien dit!

ALBERT : Mais non, non, attend la chute:

DELIA : (*à la porte se retourne et éclate de rire*) Je ne suis pas sérieuse, tu sais. Je t'ai fait une blague. Pour tester ta volonté d'artiste dans cette affaire. Eh ben bravo, c'est prometteur! Juste en passant, j'ai voulu aussi te donner une leçon pour ton propre bien: il faut que tu te méfies un peu plus des gens. Hulka - qui ne te déteste pas, bien entendu - mais elle te trouve tellement naïf... moi je dirais plutôt maso. Tu me racontes une idée pour que je te la vole? Tu veux être volé? Tu veux être puni? Sous tes allures du "Monsieur-bien-dans-sa-peau" voilà, un beau maso! En encore c'est pas très net : tu tiens à avoir une mauvaise opinion de ton voleur. Comme ça, t'es mieux que lui, en ce cas, moi. Donc : Sous tes allures de maso est-ce qu'il se cache le petit orgueilleux ?! Enfin, t'es complètement barj, Albert, c'est pour ça qu'on t'aime ! N'empêche que tu parles trop. Fais gaffe. Il faut parler à personne quand tu as une idée. Même si ce n'est pas une très bonne idée.

ALBERT : Comme celle-ci?

DELIA : J'sais pas. C'est vrai que ça me refroidit un peu. De mélanger Pierre avec tes propres notations et ta culpabilité. C'est tout simplement bizarre. Non, c'est vrai, je ne suis pas trop partante. Mais si ça t'excite, vas-y, pourquoi pas. L'important: que tu te passionnes enfin pour quelque chose, pour ton roman! Pour ta Christine ! J'ai l'impression qu'elle est formidable. Je l'aime déjà.

CHRISTINE : (*prise entre les deux en sandwich*) Pouah.

DELIA : Dis lui de t'acheter un cadenas comme cadeau de Noël.

ALBERT: Sacrée Délia. Tu peux rester.

DELIA : (*décisive*) Ce soir j'ai du travail... sur mon nouveau truc !

ALBERT : Ah ? C'est quoi?

DELIA : Chut ! Secret d'état ! Tu vois c'est comme ça qu'il faut répondre ! Chut ! Je pars!
(*Ce qu'elle fait.*)

CHRISTINE : Moi aussi ! Rattraper cette ordure! Occupe-toi du petit.

(Elle part en courant :)

ALBERT: *(appelant)* Christine ! Rapporte à Délia son parapluie ! Elle t'en sera reconnaissante !

(Subtile changement de lumière: en même temps coups à la porte centrale)
Christine ! Déjà?

(C'est DELIA. Elle entre, l'air grave, un grand manuscrit à la main.)

On t'a annoncé de la pluie à la campagne? *(entre les dents)* "Singin' in the rain, I'm singin' in the rain."

DELIA : Non, finalement j'ai décidé de ne pas y aller.

(Elle lui tend le livre aussi éloigné d'elle que possible comme s'il était un peu sale. Les mots lui semblent pénibles)

... ..Je... .. Tu as... .. bon... .. C'est que... Et tu le sais quelque part... Je t'avais prévenu... Je n'ai rien à ajouter.

(pause lourde)

Quand même, plaquer ton boulot pour ça.

ALBERT : Ce sont mes oignons.

DELIA : Obliger la pauvre Christine à accepter un job à temps partiel pour ça.

ALBERT : Ce n'est pas de "ça" qu'elle se plaint ce soir.

DELIA : Et son enfant? privé de sa mère.

ALBERT : Lui ne se plaint pas non plus !

La voix d'enfant (off, sinistre) : MAMAAAAN !

DELIA : Je vais lui faire un calin ?

ALBERT : Non, non, en deux minutes il va roupiller.

DELIA : Ecoute, tu es un garçon charmant. Et puis ce n'est pas que ce soit tellement mal écrit! Bon, il y a des moments où on se demande si c'est un français qui a écrit ça. Comme euh... euh...

(Elle s'assoit sans trop se presser)

Par exemple...

(Elle met des lunettes, regarde le texte...)

Non non ce n'est pas mal mais...

(Elle souffle sur les lunettes et les nettoie avec son chemisier)

... Non mais... bon c'est drôle... à la rigueur mais... Ah. "Es-tu là, Marie, pour la bite ou le gîte."
Franchement. Albêêêrt.

ALBERT : Mais c'est toi qui a prononcé cette phrase!

DELIA : Moi? Jamais.

ALBERT : Si, à propos de Christine le tout premier soir.

DELIA : Jamais une phrase pareille ne sortirait de ma bouche. Tu as dû m'entendre de travers. Enfin il y en a d'autres... tant d'autres. Des scories, j'en perds le compte. Mais Pierre, Albert, Pierre et Pedro, Tchiang, Hulka. J'attendais des fantômes au vitriol... qui allaient me déranger, me rendre furieuse, j'aurais mieux aimé ça, j'aurais accepté ça... j'étais préparée pour ça. Ce sont des fantoches plutôt... pas plus substantiels que tes déchets de papiers. La vraie histoire - celle que nous avons vécu avec Pierre - tu es passé à côté, tellement, que personne ne la comprendra! Tout se réduit à un personne, neutre qui prend des notes sur n'importe quoi, et les rapporte comme un gentil chien à deux miss lugubres. "Géraldine" je suppose c'est moi? Laisse-moi rire Et Christine est "Marie"... normal qu'elle se soit emparée de ton bouquin comme de ta vie. Et encore, ces deux "miss" n'ont rien de mieux à faire de leur temps que d'exprimer une désapprobation insultante l'une pour l'autre... à condition que "l'autre" se trouve à 100 kilomètres de là ! Insultes qui ne vont pas plus loin que "Marie a de grosses fesses", tu trouves ça bon, toi ?

ALBERT : Je ne me suis jamais posé la question.

DELIA : Dommage.

ALBERT : Le verdict?

DELIA : Ce n'est pas une réussite, Albert. Si jamais tu montres ceci à qui que ce soit, tu te fermes les portes pour toute l'éternité. Juste au cas où tu récidiverais... un jour... et essaierais d'écrire un autre roman. Ce que je ne souhaite pas pour toi, je vais être dure, il le faut. Je vois, sincèrement que c'était quelque chose que tu devais tenter mais... Notre milieu est une jungle, cruelle, cruelle. Laisse les vrais animaux y courir et s'entredéchirer en liberté. Tu n'y es pas à ta place et tu prends de la place. Albert, aie le courage de tes convictions. *(elle sort un briquet de son sac.)* Brûle-le. Ce soir. J'ai tout dit.

ALBERT : Il y a 438 pages. Tu es partie d'ici à 17h30. *(regarde sa montre)* Il est 19h5. T'as donc gobé 5 pages et quelques à la minute. Dis-donc wouah va pour le speed !

DELIA : Ne sois pas bête. J'ai commencé à le lire et je me suis découragée. Je n'ai pas voulu être injuste. Je l'ai filé à Hulka... sans lui dire un mot. Elle me l'a rendu en 20 minutes.

ALBERT : Qu'est-ce qu'elle disait elle?

DELIA : Rien. Pas un mot.

ALBERT : Ça dit tout. *(Il scrute le texte)* Oh là, regarde la page 1... comme si une main avait essayé de la masser. Page... 12... des stries... les mots soulignés d'un... ongle? en colère. Il y a des pliures partout, je vais être obligé de refaire des photocopies. Page... 19... à moitié

arrachée. Tes mains ont du trop trembler en tournant les pages. La 34 est déchirée... Page 52. C'est là que tu t'es arrêtée. Je retrouve le luxe calme et volupté des pages lisses - vierges - jusqu'à... la fin. Il t'a fait enrager, mon livre hein : que ça existe ?! comme moi.

DELIA : Bon, inutile de te dire quoi que ce soit et c'est normal.

ALBERT : Si !! « A. 6 égale A. T." ?

DELIA : Comment?

ALBERT : Un opéra de Haendel.

DELIA : Comprends pas.

ALBERT : Je m'en doutais. Une erreur de frappe : t'en as trouvé d'autres, c'est l'unique raison pour laquelle je t'ai donné la copie ?

DELIA : Pas beaucoup, c'est bien tapé. Christine t'a aidé?

ALBERT : Oui, pourquoi?

DELIA : Oh rien. Ce qui est curieux... L'idée centrale en elle-même ressemble à celle que... j'aurais pu travailler, moi... en faisant ressortir le côté politique...

ALBERT : .. Politique...

DELIA : *(Elle lui sourit "énigmatique", un long moment.)*

Enfin je travaille sur une idée similaire en ce moment. C'est amusant non : un homme à la langue déliée déballe les secrets de ses proches... Surtout ceux de ses amis malades. Comme ça il se croit plus sain qu'eux. Car c'est lui le malade. Ca va se terminer très mal pour lui !

ALBERT : Tu la travailles... cette idée... Depuis quand...

DELIA : Oh ça avance lentement. Il y a des oeuvres comme ça. Depuis 4, 5 ans. Je me demande si je ne t'en avais pas parlé et si - pas consciemment bien entendu - tu me l'avais pas piquée?

ALBERT : Piquer ?? Moi ??

DELIA : Oui. L'idée de Pierre. Du roman de rachat pour le mal que nous lui avons fait.

ALBERT : Donc bien avant que Pierre ne soit tombé malade, tu le prévoyais? T'es allée voir une voyante pour te documenter?

DELIA : Pardon, je ne te suis pas?

ALBERT : Je vais tâcher d'être limpide: Cette idée a été exprimée par moi - à toi - pour la première fois la première nuit que Christine est venue ici. Ce n'est pas toi, par hasard, qui a

piqué mon idée, à moi? Délia, est-ce que tu n'es qu'une pâle voleuse !?

DELIA : C'est incroyable! C'est comme si le vrai Hamlet accusait Shakespeare de lui avoir piqué "Hamlet La Pièce" ! Le roman de Pierre est en moi depuis toujours!

ALBERT : T'es née avec?

DELIA : Oui! Je suis née avec le pressentiment de ses souffrances ! Et que toi tu allais les augmenter! Piquer !? Mon gars !!... Récapitulons...

ALBERT : Ah oui récapitulons! Christine d'abord: elle pense que t'es partie avec mon bouquin tout à l'heure dans l'unique but de le copier, phrase par phrase!

DELIA : Si jeune et si vieille déjà! Tu peux l'informer de ma part que copier ?! Dieu merci, il n'y a rien dans ton livre qui en vaille la peine !

ALBERT : Oui je crois moi que Christine se trompe et que ton mépris pour mon texte est totalement sincère!

DELIA : Merci pour le compliment.

ALBERT : C'est seulement mon idée que tu as piquée! Mais piquée quand même! Et dès ce premier soir ! Et comme tu préférerais qu'il n'y ait pas un roman jumeau en compétition avec le tien... d'abord t'as feuilleté le mien, rapidement mais assez pour me conseiller avec autorité de le détruire! Comme ça, il n'y aura pas la moindre preuve qu'il ait jamais existé!

DELIA : C'est triste. Sous la tutelle de Christine, peu à peu tu as perdu ta rayonnante générosité. Toi sans générosité, que reste-il, pas grand-chose.

ALBERT : Dehors!!

DELIA : Pardon?

ALBERT : Dehors !! Je suis toujours généreux avec ceux qui le méritent ! Mais on peut me pousser trop loin.

DELIA : Ce n'est pas vrai, mon chéri !, c'est ton problème. Moi qui te connais mieux que personne, je ne t'ai jamais vu être poussé trop..-

ALBERT : En fait, "trop loin" pour moi signifie un horizon si lointain que personne n'est jamais parvenu à y implanter un drapeau ! Je dois trop aimer les gens! Eh ben Madame, ce soir vous avez planté votre drapeau. (*Il lui tend le parapluie* :) Allez-vous en !

DELIA : ...Ces derniers temps, je ne peux plus m'empêcher de me demander si nos délicieux rapports d'autrefois commencent à être...

ALBERT : Usés. (*Ils se regardent.*) Je veux que vous partiez, Délia. Définitivement. Voilà. Au revoir.

DELIA : Ne fais pas de connerie, Albert ! Je suis un être humain, pas une théière que tu peux jeter contre un mur et puis recoller en cinq minutes!

ALBERT : Connasse ! On ne peut jamais recoller une théière !!

DELIA : Alors tu vois ! Si je pars c'est pour de bon, tu ne me reverras plus. Et une fois dans la rue, je téléphonerai à tous nos amis communs pour leur raconter comment tu m'as traitée! Ils vont t'en faire baver, mon petit !

ALBERT : Dorénavant je me passerai bien de tes amis! je ne suis pour eux que ton souffre-douleur !!

DELIA: *(sourire méchant)* Dans ce cas, je risque d'être le seul ami qui te restera!

ALBERT : Chiche. Je me passerai tout aussi bien d'une gouine qui me traite en Poil de Carotte pour combler le vide de l'enfant qu'elle n'a jamais eu le courage de pondre!

(Elle se précipite pour lui donner une gifle retentissante. Lutte violente. Il essaie de se défendre. Elle recule. Il s'avance...)

DELIA : Ne me touche pas !! Ne me touche pas !! Ca ramène à ça !! L'attouchement !! Toujours ça !! La réponse à tous les conflits !! Je la refuse !! Je m'en fiche que tu sois un homme !! Si tu étais la plus belle fille du monde je te tuerais avant que tu me touches !! C'est trop facile !! On est des êtres humains !! On veut être aimé !! Je veux être aimée !! Et ça ne vient pas par l'attouchement !! Personne n'aime personne !! personne ne m'aime, personne !! jamais, j'ai perdu Pierre, tu me perds, je suis malheureuse, toi tu t'en fous, monstre !!

ALBERT: *(regarde un long moment)* Cette crise, c'est de la foutaise.
Hulka t'aime. Plus que personne ne m'a jamais aimé, moi. Un peu de respect pour Hulka. Elle ne te suffit donc pas?

DELIA: Non! Elle n'est pas assez! Elle n'est pas désintéressée! Ce n'est pas la même chose!
(Elle se retrouve au lit... la même position que dans le passé lointain (p. 2)... Elle a levé la tête vers lui, provocante... comme si elle attendait son baiser?)

Je t'effraie hein? Tu ne m'as jamais vu comme ça hein? *(Il la regarde.)*
Tu penses à quoi?

ALBERT : A... *(bas)* un bouton.

DELIA : Un bouton ?... Raconte. *(Pause)*

ALBERT : Tu ne peux pas comprendre. Je pense à Christine. A quel point je l'aime.

DELIA : Car elle ne t'a rien piqué?

ALBERT : Sûrement pas.

DELIA : Couve-la alors, ton grand amour. Garde-la. Essaie de la désintoxiquer.

ALBERT : Désintoxiquer ?!

DELIA : De ses soupçons envers nous les autres, pauvres mortels. Je ressens depuis un bon moment la fumée néfaste de ses soupçons. Ils t'empuantissent ce soir. C'est le non-fumeur qui vit avec un fumeur, après un temps il pue la cigarette sans jamais en toucher une. C'est pour ça que je t'ai menti.

ALBERT : Menti... sur...

DELIA : *(Elle remet ses lunettes dans son sac, se prépare à s'en aller :)*

Je ne t'ai rien piqué. Il n'y a pas de roman. Pas ce roman-là en tout cas. Mais j'étais tellement furieuse que toi, tu aies pu penser ça de moi, ton amie de 14 ans, que-je me suis laissé aller à la joie de te torturer un peu. Il y avait des moments, Albert, où j'aurais donné ma vie pour toi.

ALBERT : Mais Délia tu sais que c'est pareil pour moi.

DELIA : Et nous en sommes arrivés là. Grâce à Christine.

ALBERT : Non!

DELIA : Si. Tu la connais mal. C'est La Misanthrope, celle-là. Je l'admire. Elle est bien... mais misanthrope.

ALBERT : Je l'aime.

DELIA : Je sais. C'est elle ou moi. Alors c'est elle, l'amour prime sur tout. Elle a empoisonné notre belle amitié. Elle t'a corrompu. Et elle est bien.

ALBERT : Délia, ça devient trop compliqué.

DELIA : Oh là je suis d'accord. De l'amitié, bof. Pour toi, ça ne vaudrait pas plus de cinq minutes de réflexion. Ciao, Albert.

ALBERT : Délia...

DELIA : Quoi?

ALBERT : ... Ne reviens pas.

DELIA : ... Il n'en est pas question... Monsieur.

(Passage à une lumière matinale tandis que CHRISTINE entre:)

DELIA: *(dérisoire, la voix d'enfant)* Maman. Maman.
(DELIA part.)

CHRISTINE : (à *ALBERT*) Reste avec lui, je serai de retour dans une petite heure.

ALBERT : Où vas-tu?

CHRISTINE : A la photocopieuse: chercher les 40 exemplaires de ton roman que j'ai commandé hier...

ALBERT : Tu ne m'as rien dit.

CHRISTINE : Reliés! Je ne te dis pas tout, mon amour.

ALBERT: 40 ?? Ca va nous ruiner !

CHRISTINE : "Me" ruiner! Profites-en, ce sera peut-être le dernier cadeau que j'aurai les moyens de t'offrir!

ALBERT: Mais 40 ?

CHRISTINE : Demain: c'est le bombardement des toits de tous les éditeurs de Paris!

ALBERT : Christine, je vais de surprise en surprise. Où est ton avis qu'on ne doit faire circuler qu'un seul exemplaire à la fois, sinon les autres éditeurs le sauraient et ça ferait très mauvais effet ?

CHRISTINE : Notre situation a radicalement changé, Albert. Il est impératif de vendre ton livre immédiatement, à n'importe qui et n'importe comment, avant que celui de Délia trouve un acheteur. A la guerre comme à la guerre.

ALBERT : Mais ce livre de Délia, elle nie farouchement l'avoir écrit !

CHRISTINE : Tu crois en elle ou en moi?

ALBERT: Je nage dans l'incertitude. Je dors mal.

CHRISTINE : Je sais.

ALBERT : Délia... nous... notre si belle amitié...

CHRISTINE : ... tissée de discussions anodines... un film, une expo. Une soirée occasionnelle chez un de "ses" amis. Tu n'allais pas la laisse te détruire pour ça ?

ALBER : Me détruire? A cause de Pierre?

CHRISTINE: Oui, ou parce que tu ne l'as pas assez aimée, ou que tu l'as trop aimée, ou que tu aimes une fille qui n'est pas friande d'elle? Est-ce que je sais, moi ? Les paranos, on s'embarque en pleine mer sur un rafiot pourri : on bouche un trou, et puis zut, il y en a dix autres qui apparaissent. Il faut les fuir, les paranos, sinon on devient parano soi-même.

ALBERT : Fuir Délia... Je ne pense qu'à ça. Mais sans la moindre preuve de sa duplicité, je me dis sans arrêt: aurais-je fait une connerie ?, là.

CHRISTINE : Non! (*Elle va chercher un manuscrit.*) Voici Délia, tout craché.

ALBERT : C'est quoi?

CHRISTINE : Son livre... fondé sur ton idée ! Ca va te blesser, c'est pour ça que je ne te l'ai pas montré avant. Mais je vois que l'ambiguïté envers elle te paralyse.

ALBERT : Comment tu as eu ce texte?

CHRISTINE : Piqué à la piqueuse, mon cher! Hier - chez Albin-Michel - première présentation à un éditeur de ton livre - en entrant dans le bureau de Guy Amiot... souriante, confiante... du coin de l'oeil que vois-je à droite en haut d'un tas de manuscrits empilés sur un étroit classeur... un texte... la couverture... "un roman de Délia Coe".

ALBERT : Aie aie aie.

CHRISTINE Pour pouvoir le regarder de plus près, immédiatement j'ai demandé "Mon texte, je le dépose sur les autres ?" "Non non ceux-là ont déjà été refusés." Assise, j'ai commencé à parler de toi. J'ai senti Délia derrière moi, ricanant, son manuscrit transformé en champignon venimeux. Je faisais du charme... J'ai enfin donné ton manuscrit à Guy Amiot. Prenant congé de lui, en souriant... en reculant...

(*elle lui montre comment :*) ...reculant... pour pouvoir me caler les fesses sur le classeur sans qu'il ne s'en aperçoive... je prolongeais les banalités d'adieux... ainsi ma main gauche avait le temps de s'approprier le texte maudit. "Alors, à très bientôt"... j'avançais d'un pas, radieuse... ce qui m'a permis de le fourrer dans le porte-document que je tenais derrière mon dos... toujours reculant, style "geisha"... vers la sortie... reculant... Guy Amiot, avec un sourire paternel, m'a informée que les toilettes se trouvaient au fond du couloir à droite. Enfermée aux toilettes, j'ai dévoré les trente premières pages.

(*pause*)

ALBERT: (*tendu*) Et... ?

CHRISTINE : Et.

ALBERT : Et !?

(*Il lorgne le manuscrit de loin*) Il est beaucoup plus court que le mien.

CHRISTINE : Sûrement écrit à la Vitesse Grand V pour devancer le tien.

ALBERT : ... Ca s'appelle ?...

CHRISTINE : "Une Langue en délire".

ALBERT : Aie.
(Elle lui tend le texte.)
 Non... toi. Lis-moi un peu.

CHRISTINE : Ça va te faire mal. *(Elle l'ouvre)* T'es sûr que ?...

ALBERT : Si si. Je commence à être immunisé. Vas-y. Je m'en fous!

CHRISTINE: *(C'est une lectrice peu inspirée !)* "Oyez, oyez, écoutez mon conte. Un jeune homme, à la peau brune, couronné de boucles d'ébène luisantes au soleil de Bagdad... " Guinness des records de clichés dès la première phrase...

ALBERT : Mais c'est très différent de son style habituel !! Mais dis-donc !! Et ça n'a rien à voir avec mon truc !! Admettons-le !! Sacrée Délia !!

CHRISTINE : "Il avait un seul défaut - Alboul - "

ALBERT : Alboul ?

CHRISTINE : "Il ne savait pas tenir sa langue."

ALBERT : Aie.

CHRISTINE : "Il n'aimait rien mieux au monde que de se balader de quartier en quartier dans le vieux Bagdad en racontant les misères de ses voisins. Chaque maladie était pour lui la preuve que sa santé était meilleure. Un jour, Pierre el Hassan

ALBERT: Pierre...

CHRISTINE: - Croisé par hasard dans les jardins suspendus - montra à Alboul la petite tâche bleuâtre sur la paume de sa main gauche: celle des pestiférés."

ALBERT : Bon, comment ça se termine, ce caca?

CHRISTINE : La fin? C'est pas très joli...

ALBERT : J'suis pas un gamin, continue!

CHRISTINE : "Alboul a été entraîné hors de la maison par Mélia la Mauve, femme trahie."

ALBER : "Mél-ia" ?!

CHRISTINE : " La Mauve... accompagnée de son mari, Pepito, châtré par le Grand Vizir à la suite d'une indiscretion de Alboul... et de Hulgalka-la-Costaude, veuve éplorée de Pierre el Hassan et suivante fidèle de Mélia la Mauve. "

ALBERT : Et Tchiang ? elle a oublié Tchiang ?

CHRISTINE : "Et Ching Chang, de retour d'un exil au Cathay qu'il devait aux bons soins de Alboul, pour participer à la déchéance de Alboul."

ALBERT : C'est con! c'est cucu! objectivement! Continue !...

CHRISTINE: "Alboul a beau se tordre péniblement: Hulgalka-la-Costaude le maintient en place.

(Moqueur, ALBERT mime l'histoire:)

A ses côtés Pepito et Ching-Chang lui donnent de petits coups à chaque joue pour le forcer à ouvrir la bouche de Alboul. "

(Désinvolte, DELIA apparaît, en robe arabe:)

De sous ses robes irisées, Méli-la-Mauve sort une chaîne en or, exceptionnellement fine mais très très longue, et qui se termine par un étincelant crochet en or. Et HOP !"

ALBERT : On dit Hop à Bagdad?

CHRISTINE : "De son crochet, elle perce le bout de la langue

ALBER : (horrifié) Ah non non.

(Jeu d'ombres chinoises; DELIA devient "dangereuse" :)

CHRISTINE: "Puis, à la queue leu leu, unis par de justes revendications, ce petit monde tire, chacun à son tour, sur la chaîne."

ALBERT: Ah non non.

CHRISTINE : "La langue s'allonge sous la pression... se déroule... tout le long de la rue... une langue aussi humide, visqueuse et répugnante que les mots qu'elle a si souvent prononcés. Et puis plop plop plop, la langue descend les marches d'une rue en pente. Puis elle ondule de ruelle en ruelle. Les gens s'arrêtent pour la regarder avec satisfaction, il n'y en a pas un seul qui n'ait pas souffert par cette langue. Arrivés devant la grande mosquée: "Regardez!" Méli-la-Mauve pointe le doigt vers une silhouette incroyablement frêle, perchée tout en haut du minaret. Alboul plisse les yeux contre le soleil pour distinguer le fantôme gris et émacié de Pierreel Hassan! –

(DELIA joue "Pierre el Hassan" :)

- Qui plie sous le poids d'un objet plus grand que lui. Un cimenterre géant! A la lame d'une finesse inouïe. "AAAAAH," dans Bagdad, on se souviendra longtemps du cri de Pierre el Hassan quand il a sauté du minaret "AAAAAH". Et SCHPLAF ! ses pieds frappent le sol - en même temps que la lame du cimenterre tranche la langue de Alboul."

ALBERT : Aaaaaah !

(DELIA disparaît.)

CHRISTINE : (neutre) "Il y avait du sang partout, ainsi naquit la mer rouge, fin."

(ALBERT sort sa langue, la tête, la laisse pendre, ce qui déforme sa prononciation :)

ALBER : Ma langue! A moi! Ma vie! Mes idées! Ma langue! Elle a tout pris!

CHRISTINE : Tu crois toujours en la bonne volonté de Délia Coe ?

ALBERT : *(langue toujours pendante)* Elle n'aura pas la satisfaction de me couper la langue! Je le ferai moi-même! *(Il marche dans tous les sens comme un poulet sans tête:)* Un couteau - des ciseaux ! tes ciseaux à ongles!

CHRISTINE : *(le saisissant)* Si tu la coupes, tu me coupes, t'es moi, je suis toi, je t'aime. *(Elle réussit à l'allonger sur le lit et elle se met sur lui pour qu'il ne bouge pas :)*
... ce n'est pas assez ? Je ne suis pas assez ?

ALBERT : Ce n'est pas assez.

(Désespérée, elle recule...disparaît... tandis que DELIA apparaît, attifée en concierge du music-hall. Dans les mains d'ALBERT, elle place une bouteille de whisky. Sur la table, elle met un immense saladier en verre plein de papiers déchirés.)

DELIA : *(la voix d'enfant, sarcastique)* Papa? Papa?
Mon vrai papa.

(Elle sort et CHRISTINE entre de l'extérieur avec du courrier. Changement de lumière.)

CHRISTINE : Tu ne vas plus chercher ton courrier?

ALBERT : Je sais les nouvelles. Qui refuse de m'acheter aujourd'hui? Je les emmerde tous.

CHRISTINE : Tu bois déjà?

ALBERT : Ca t'inquiète?

CHRISTINE : Pas en soi. "L'auteur déchu se met à boire". C'est un tel cliché! Tu ne le fais que pour me montrer que tu n'es pas content.

ALBERT : Puisque le monde rejette l'Original - Il dérange, paraît-il! - j'opte - moi aussi - pour le cliché ! Qu'est-ce que tu préférerais ? Que je drague ? que je me drogue ? Tiens, tu me donnes des idées.

CHRISTINE : Arrête. C'est stupide. *(Malaise entre eux. Elle ouvre un pli:)*
"Nous garderons le manuscrit à votre disposition. Malgré ses qualités... nos lecteurs habituels..."

ALBERT : "Sont des crétins. "
(Tandis qu'elle ouvre un autre pli, machinalement il déchire la lettre :)
Et voilà encore du confetti! Un "Malgré ses qualités" de plus!
(Il la jette dans le saladier :)

CHRISTINE : " Démarche fort sympathique. Mais nous n'aurons pas la moindre possibilité avant 2007. Nous l'avons signalé d'ailleurs à Mme Maurissay." Pas vraiment. "Nous nous hâterons de relire quand il sera édité... "

ALBERT : "Par quelqu'un d'autre." Et youpi, pour les confettis! Où est le petit? Tu n'as pas encore été le chercher à la garderie?

CHRISTINE : Je ne l'ai pas emmené à la garderie aujourd'hui. Il est avec Serge.

ALBERT : Ah?

CHRISTINE : Et Albert... je vais rejoindre Serge.

Pour obtenir la fin du texte, veuillez contacter directement l'auteur à son adresse courriel : rossdoal@aol.com